

s'ennuient d'attendre. Mais, néanmoins, lorsqu'on parle de l'avenir, je crois qu'il est prudent de prendre de la marge; car il ne faut pas effrayer les bonnes gens, et s'exposer à des démentis.

MICHAUD.



PARIS.



A M. MICHAUD.

20 février 1831.

J'ai tardé à vous répondre, mon cher monsieur; il ne faut pas m'en vouloir; j'ai vraiment été fort occupé. Depuis l'arrivée de votre lettre, j'ai eu trois ou quatre émeutes à voir; cela prend beaucoup de temps, je vous assure. Mais il faut, avant tout, vous apprendre ce que nous entendons aujourd'hui par une émeute; car vos souvenirs pourraient bien vous tromper. Vous savez, et de reste, ce que c'est qu'une insurrection, une journée révolutionnaire, la victoire et la puis-

sance transférées violemment d'un parti à un autre, par un coup de main, par un soulèvement de la masse populaire; tragédie courte, animée, qui se termine, comme le drame moderne, par une scène d'échafaud : et là-dessus, vous pourriez faire, en notre faveur, des frais d'inquiétude qui seraient perdus. Ce n'est pas de cette nature emportée, orageuse, sanguinaire, allant à ses fins par le tumulte et l'effroi, qu'est l'agitation dont nous sommes maintenant tourmentés. On la trouve bien toujours prête, se tenant sur le seuil des portes et à l'embouchure des allées, se fourrant dans les groupes où se distribuent les nouvelles, rôdant le long des quais, où les ouvriers sans travail écoutent d'autres charlatans et regardent d'autres escamoteurs, criant misère dans le Palais-Royal au sortir de l'estaminet; mais une fois répandue sur le pavé, avec ce qu'il faut de têtes, de jambes et de bras pour former un attroupement et mériter les trois sommations de la police, elle ne sait plus à qui se prendre; elle ne marche pas devant elle vers un but déterminé, entraînant la foule et renversant les obstacles; elle attend la force chargée de la réprimer; elle tourne autour des soldats, les oblige à de continuelles évolutions, et, quand elle a bien fatigué les patrouilles, elle va se coucher.

C'est que, si notre émeute a l'instinct du trouble, elle n'en a pas la passion; rien et personne n'est pour elle proie et victime désignée; personne et rien ne lui est objet d'affection ardente, d'enthousiasme, de foi. Elle sait dire « A bas quelque chose; » elle ne dit pas « Vive quelqu'un. » Elle hait faiblement; elle n'aime pas du tout. Elle s'ennuie, elle se dépite, rien de plus. Qui a vu un de ses accès les connaît tous; le lieu, l'occasion, le prétexte du premier rassemblement peut varier; partout les suites se ressemblent. Aussitôt qu'une rixe, un accident, un hasard a déterminé le point de la ville où toute la population doit se porter; dès que ces mots, d'un entraînement magique, et dont chacun se charge de faire le commentaire, « Il y a quelque chose quelque part », se sont communiqués de boutique en boutique, de portier en portier, et ont monté rapidement tous les étages de chaque maison; quand, pour plus d'avertissement, le rappel de la milice citoyenne vient assourdir les habitants du quartier, et jeter l'épouvante chez les malades, vous verriez en un instant les rues se remplir, comme les avenues d'une fourmilière, de longues files noires qui se dirigent toutes du même côté. Nous sommes au premier jour; car l'émeute en a régulièrement trois; c'est un souvenir reconnaissant de la révolution qui l'a dé-

chaînée. Aussi les gens timides ne se hasardent pas encore; ceux qui sont occupés se hâtent de terminer l'ouvrage commencé; les femmes font rentrer leurs enfants, et prient leurs maris de faire la sourde oreille à l'invitation bruyante du tambour. Les groupes qui courent au lieu du tumulte, se composent des curieux les plus alertes, les plus hardis, et d'un assez bon nombre de gardes nationaux qui vont fournir leur personne à l'attroupement avant de prendre leur fusil pour le dissiper. Lorsque tout le monde a vu poindre de loin l'aigrette du garde municipal ou du dragon, il se fait parmi les masses un mouvement de joie et un redoublement de vitesse. Rien n'est attractif en effet comme le gendarme, sous quelque nom qu'on le déguise, de quelque uniforme qu'on le pare; le gendarme appelle la foule. Si l'Opéra-Comique a été obligé de fermer tant de fois, c'est qu'il a voulu faire des économies sur le piquet de service; avec vingt gendarmes dans la rue de Richelieu, je me chargerais de faire entrer au parterre des Français cent personnes pour entendre une tragédie. C'est ce que l'autorité comprend fort bien; aussi n'est-elle pas chiche de ses troupes. Cet amas d'hommes qui regardent, qui veulent absolument avoir vu quelque chose, qui prétendent ne pas s'être déplacés pour rien, qui s'ouvrent pour laisser

passer les soldats, et se précipitent ensuite sur leurs traces, tout cela forme un honnête rassemblement qu'il faut bientôt faire refluer en arrière, dissoudre, éparpiller, ce qui donne lieu à des plaintes, à des propos, à des résistances, partant à des arrestations. L'heure du sommeil fait enfin ce que les sommations n'ont pu obtenir; car l'émeute ne découche pas. Le lendemain, sur les récits qui se sont répandus de bonne heure au coin des rues, chez les marchands de vin, les perruquiers et les boulangers, une multitude, vingt fois plus nombreuse que celle de la veille, se dirige vers l'endroit où se sont passées les scènes du désordre. Peu importe que cet endroit soit inoffensif, sans aucun rapport avec les causes de l'irritation ordinaire; fût-ce la porte Saint-Denis, le pont au Change, le boulevard Montmartre, la place de la Bourse, c'est là qu'il faut aller, là qu'on saura des détails, là qu'on regardera le pavé comme s'il devait y être tombé quelques semences de la première agitation. Pour peu que la police s'avise alors de faire placarder une proclamation qui invite les bons citoyens à rester chez eux, il n'y a plus moyen de retenir personne. Toute la ville est dans la rue; il s'établit un attroupement devant chaque affiche qui défend de s'attrouper. C'est alors qu'il y aurait du sérieux dans l'émeute s'il y en avait dans les

passions, s'il se trouvait quelque forte résolution dans les têtes. L'alarme générale, le mouvement de toute la population enhardit quelques malfaiteurs qui veulent s'emparer de la troisième journée; mais celle-ci appartient de droit au triomphe de l'autorité. Dès le matin, tout le luxe de la force militaire se déploie en escadrons qui caracolent, ou en lignes serrées de fantassins. Fatigués d'avoir passé quarante-huit heures sans rien vendre, sans pouvoir se rendre à leurs affaires, tous les soldats citoyens, sans exception, prennent les armes; autant faire patrouille, disent-ils, que de rester les bras croisés dans leurs boutiques closes, dans leurs maisons assiégées. La nouvelle, habilement accréditée par quelque journal officieux, d'un magasin pillé, d'un omnibus mis en pièces, remplit d'indignation tous les rangs de la milice bourgeoise. La curiosité est malmenée: il se distribue par-ci par-là quelques horions, et l'émeute devient une déroute. Le jour suivant, toutes les affaires, tous les plaisirs reprennent leur cours avec plus d'activité, comme si l'on voulait regagner l'arriéré; les Nouveautés même ont des spectateurs; et il ne reste plus de tout ce trouble que quelques jeunes gens riant et chantant à gorge déployée dans la prison, bien sûrs d'être acquittés, à la Cour d'assises, par la patrouille même qui les a saisis.

J'ai peut-être oublié un peu trop que je voulais seulement m'excuser envers vous de mon long silence, et je me suis laissé aller avec quelque complaisance à vous représenter dans son véritable jour le principal trait de notre position. Car, il faut bien le dire, l'émeute est notre grande affaire; c'est le symptôme toujours renaissant et presque périodique de la maladie chronique que les derniers changements nous ont apportée. Si le retour fréquent de ces petites crises n'indique pas une très-bonne santé, du moins est-on heureux de n'y pas trouver ce caractère de violence, qui met en danger une vie de peuple commé une vie d'homme; et puis, cela rompt l'uniformité d'un état qui n'est pas tout-à-fait le bonheur, cela distrait de penser à l'avenir, cela tient en haleine surtout; c'est peut-être, à tout prendre, ce qu'on peut avoir de mieux maintenant.

Il ne faut pourtant pas croire que l'émeute soit toujours innocente dans ses résultats; elle fait du dégât aussi, comme vos Turcs, et mieux que le temps; ceci me ramène directement à votre lettre. Vous me demandez des ruines, vous me donnez toute la marge que je voudrai prendre pour vous en trouver dans Paris, et voilà que j'en ai sous les yeux de toutes fraîches, qui datent d'hier; mais si complètes, si achevées, que le grand destructeur des choses humaines

pourrait cette fois être jaloux des hommes. La vue des antiquités au milieu desquelles vous vous promenez, ne vous a pas fait oublier cette vieille église de Saint-Germain-l'Auxerrois, fondée par Childebert et sa femme Ultrogothe, déjà détruite une fois, dans un temps si ancien qu'il laisse la date de sa reconstruction incertaine; détruite par des ennemis, par des vainqueurs, par des barbares; ornée, dans une succession de neuf siècles, par la piété des rois de France, devenus ses paroissiens; offrant sur son portail et dans son enceinte presque toute l'histoire de l'art, depuis ses créations les plus naïves, jusqu'à ses recherches les plus capricieuses; peuplée en outre de morts illustres, qui se croyaient à l'abri sous ces pierres, d'où la colère publique avait arraché les restes de Concini. Eh bien! une nuit de dévastation a passé sur cette vieille basilique, et il n'en reste plus que les murailles. Les Normands de nos jours vont vite en besogne; entre deux rappels de la garde nationale, ils vous rendent un temple aussi nu que pourraient le faire les ravages de plusieurs siècles, ou l'invasion fanatique d'une autre croyance. Cela est bien pire, ce me semble, que de transformer en mosquées des églises; car enfin, dans un changement de culte, le sentiment religieux subsiste, et s'occupe incontinent de la réparation matérielle. Mais que

faire aujourd'hui d'un lieu destiné à la prière, si ce n'est de le détruire? La religion du prophète a conservé Sainte-Sophie aux souvenirs des chrétiens. Chez nous il ne s'est trouvé aucune hérésie, aucun schisme, aucune superstition qui voulût s'emparer de Saint-Germain. Les dieux manquent pour remplir les sanctuaires. Faute de mieux, on a mis dans celui-ci un simulacre de mairie; un petit buste en plâtre a remplacé la croix abattue, et l'on a enfermé la solitude sous la protection de l'autorité civile. Que ne nous envoyez-vous votre pauvre musulman, qui ne gagne plus rien à faire voir sa colonne? Je lui garantirais une bonne recette s'il obtenait de la municipalité la clef de Saint-Germain-l'Auxerrois. Sa conscience serait en repos sur ses profits; il aurait à montrer une ruine du culte chrétien.

Vous parlez de révolutions, d'empires détruits, de religions qui s'écroulent, de cultes nouveaux qui s'établissent, et vous aimez à parcourir, sur le théâtre le plus fécond en grands événements de cette espèce, les débris qu'ils ont laissés. Mais s'il était vrai que nous fussions au bout de nos croyances, que tout ce qui passionne les sociétés humaines fût épuisé pour nous, que nous eussions seulement des caprices de haine ou d'affection, des fantaisies d'ordre